CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 27 mars 2025. « Vers la mort » de Sharon EYAL et « Appartment » de Mats EK par le Ballet de l’Opéra national de Paris

Mozart et Da Ponte sont portés en triomphe à Prague, après les représentations des Noces de Figaro. Très vite, le duo s’attèle sur le sujet de Don Giovanni (octobre 1787), auquel ils insufflent une dimension tragique et fantastique inédite. Portrait d’un héros libre et sans entraves, qui pourfend la morale comme le social, Don Giovanni, célébré par Goethe, « l’opéra des opéras », dresse le portrait du premier héros révolutionnaire.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 22 juin 2024. « Barbe-Bleue » par Pina BAUSCH et le Ballet de l’Opéra national de Paris

De son arrivée à la Cour de France en 1774, à l’âge de 14 ans, Marie-Antoinette exprime sans discontinuité un intérêt pour la

musique. Davantage qu’une amatrice, elle arbitre le goût, formulant ses préférences, imposant aussi ses compositeurs.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l’Opéra National de Paris.

Nous sommes au **Palais Garnier** pour un programme de danse contemporaine exclusivement féminin ! Au retour du surprenant ballet *The Seasons’ Canon* de **Crystal Pite** se joignent deux créations très fortement attendues : *The Last Call* de **Marion Motin**, chorégraphe venue du monde du hip-hop et de la pop, ainsi que *Horizon* de **Xie Xin**, première chorégraphe chinoise invitée à l’**Opéra national de Paris**. Une rentrée prometteuse du ballet !

Rentrée singulière, plaisirs partagés

Le programme originalement conçu par l’ancienne Directrice de la Danse, **Aurélie Dupont,** a le mérite de montrer, d’emblée, la diversité du répertoire du ballet de l’Opéra. Les trois œuvres font appel au corps de ballet, exclusivement ; les danseurs pour les deux créations ont été, comme d’habitude,

sélectionnés par les chorégraphes. Leurs choix correspondent bien aux ambiances qu'elles souhaitent créer pour la somptueuse scène du Palais Garnier. Les langages chorégraphiques ne sont pas en opposition, mais on constate l'immense espace qui sépare les styles de **Marion Motin** et de **Xie Xin**, dans leurs débuts à la « Grande Boutique ». Ce n'est presque pas une distance spatiale, elle est aussi dimensionnelle en effet. Développons…



The Last Call est un ballet de 30 minutes pour 16 danseurs, sur une excellente conception musicale originale de **Micka Luna**. S'il n'est pas narratif, il n'est pas entièrement abstrait non plus. Marion Motin dit qu'elle aime proposer des univers avec une histoire, bien qu'on n'aille pas forcément la comprendre, l'histoire. Il y a deux personnages nommés, La mort interprété par **Axel Ibot,** tout de noir vêtu, et Le vivant d'**Alexandre Boccara**, en jeans et en marcel. Au tout début du

ballet ce dernier vient sur une scène peu éclairée pour répondre l'appel d'une cabine téléphonique d'un autre temps, mais curieusement d'apparence futuriste en même temps. Il a forcément entendu quelque chose de bouleversant, ce qui lui inspire un mini-solo désespéré très expressif, voire expressionniste et torturé, superbement interprété. Nous ne savons pas si la suite est du théâtre dansé ou un enchaînement de mouvements, parfois, stylisés. Absolument tout est là pour marquer l'auditoire, et c'est franchement et fraîchement cohérent : les impressionnants décors de la chorégraphe, avec la scénographie de **Camille Dugas** ; les surprenantes lumières de **Judith Leray** (mi-futuriste, mi-rétro), les costumes d'**Arthur Avellano** (latex et cuirs, parfois fluo)… C'est une œuvre de grande allure (même si légèrement post-apocalyptique dans les bords), qui met en valeur les physiques des danseurs, avec une musique dont la pulsation constante et évolutive ne peut pas laisser indifférent. Voir nos danseurs préférés s'exprimer dans ce style d'influence urbaine et pop est en soi un spectacle qu'on voit peu, ça fait plaisir, mais c'est fugace. En tout cas par rapport à la danse. Les moments de groupe (presque la totalité) sont intéressants, plus par la maîtrise que par l'abandon, mais nous avons l'impression d'avoir assisté à un enchaînement de mouvements plus ou moins référentiels de la culture pop, un peu de Fosse, un peu de hip-hop, avec un travail des mains qu'on trouve curieux… Chorégraphié modestement, le ballet est néanmoins bien reçu par le public, quelque peu fasciné par la singularité étrangement familière de la création.

Deux salles, deux ambiances

Après un précipité un peu long en raison des différences techniques évidentes des productions vient la création de **Xie**

Xin, *Horizon*, pour 9 danseurs, sur une musique originale de **Sylvian Wang**. Le sublime décor signé **Hu Yanjun** (avec les incroyables lumières de **Gao Jie**) est comme un tableau vivant vaporeux, illustrant des cascades de brume infinies et en constante transformation. Xie Xin nous dit que son esthétique « tend » vers l'abstraction, et que cette création parle de « *soleil qui se lève, puis se couche, comme un sentiment circulaire ; les gens qui entrent dans nos vies, et puis qui s'en vont*… ». Les costumes transparents et flottants de **Li Kun** participent à l'ambiance générale qui a, entre autres, ce mérite insolite d'être à la fois organique et onirique. La chorégraphie est une exploration constante des lignes, plus dans l'aspect d'une matière vivante et fluide que dans une quelconque pureté rigide. L'espace, qui ne change pas vraiment mais qui se transforme devant nos yeux, n'est plus du tout un plateau, et les danseurs, par la force de leur implication et de leurs talents, ne sont presque plus des danseurs. Et pourtant, ils y dansent ! Dans toute cette danse liquide et parfois délicate, des personnalités et des personnes se révèlent, en solo, en duo, en trio, en quatuor, tous ensemble ou non. Comme un songe d'un temps sans fin ni commencement. Dans cette création si spéciale à nos yeux, les danseurs dans leurs interprétations sont à la fois dans l'abandon et dans la rigueur. **Takeru Coste** campe un solo merveilleux où son corps en mouvement se confond avec la brume ; **Marion Gautier de Charnacé** est rayonnante et grave en même temps ; **Nine Seropian** brille d'un brio presque menaçant… Avec les 9 danseurs en mouvement constant, nous n'avons pas vu passer les 30 minutes du ballet ! Ces 9 personnes entrées sur scène discrètement maintenant s'en vont, mais non sans recevoir avant leur départ une avalanche de bravos et d'applaudissements !

Pour clore, le retour attendu de *The Seasons' Canon* de **Crystal Pite** ! Peut-être une des nouvelles œuvres-phares contemporaines de l'Opéra, le ballet est tout aussi saisissant

qu’il y a 7 ans ; avec son atmosphère étrange, un aspect tribal transfiguré, ces 54 costumes identiques, curieusement tâchés de turquoise, ces amibes et mille-pattes en mouvement, sur les célèbres *Quatre Saisons* de Vivaldi revisitées par le compositeur **Max Richter.** Logiquement, il n’y a plus le choc esthétique que nous avons eu à la création, mais il y a (et c’est encore mieux) de jolies mises en avant, voire des améliorations. Nous pensons à l’excellente interprétation de **Laure-Adélaïde Boucaud** et surtout et notamment à celle de **Jack Gasztowtt**, tellement virtuose.

Un programme contemporain pour tous les goûts au final, avec deux créations insolites qui méritent d’être vues et revues, pour différentes raisons. Un moment fort, stupéfiant !

_____

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 24 septembre 2023. M. MORIN / X. XIN / C. PITE. Ballet de l’Opéra National de Paris. A l’affiche du Palais Garnier, jusqu’au 12 octobre 2023. Photos (c) Julien Benhamou.

VIDEO : Extrait de « The Seasons’ Canon » de Crystal Pite par le Ballet de l’Opéra National de Paris.

CRITIQUE, danse. PARIS,

Palais Garnier, le 21 juin 2023. « Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l’Opéra national de Paris

Le 21 juin 2023, le Palais Garnier acceuillait la reprise tant attendue de *Signes*, ballet culte de Carolyn Carlson. En cette soirée d’été, la grande salle s’est muée en un écrin magique, un espace où la danse, la peinture et la musique se sont rencontrées pour ne faire plus qu’un. C’est une œuvre née en 1997 d’une idée originale du peintre Olivier Debré, qui souhaitait explorer les évocations du sourire, le premier des « *signes* ». Face aux toiles flamboyantes du maître coloriste, la chorégraphe, figure tutélaire de la danse contemporaine, a composé une fresque onirique. Accompagnée par la partition envoûtante de René Aubry, elle a offert au Ballet de l’Opéra de Paris un chef-d’œuvre d’une beauté rare, une célébration de la joie qui a émerveillé le public.

Le spectacle se déroule comme une promenade poétique à travers sept tableaux, sept univers picturaux qui sont autant d’étapes d’un voyage immobile. Contrairement à l’usage, ce sont les décors qui ont inspiré la chorégraphie, et non l’inverse. Chaque toile monumentale d’**Olivier Debré**, qu’elle évoque les bords de Loire dans un rouge éclatant et inattendu, les montagnes nébuleuses du Guilin ou les fêtes sensuelles de l’Inde, est un monde en soi. Sur ces fonds, les costumes du

peintre, d’une linéarité graphique magnifique, se fondent dans les éclairs de lumière signés **Patrice Besombes**, créant une harmonie parfaite. La danse de Carlson, faite de gestes planants, de figures saccadées et de mouvements amples, semble refléter l’ambiance de chaque couleur. On y voit une galerie de *haïkus* dansés, une série d’impressions où la gestuelle, tour à tour géométrique et ondulante, capture l’essence de la toile, transformant la scène en un tableau vivant.



La réussite de *Signes* repose aussi sur l’engagement total d’interprètes exceptionnels, véritables incarnations de cet idéal esthétique. En cette soirée du 21 juin, le couple d’Étoiles **Germain Louvet** et **Hannah O’Neill** était à la tête de la petite troupe, littéralement possédée par l’originalité du propos gestuel. **Hannah O’Neill**, récemment nommée étoile, était d’une lumineuse grâce, irradiant le plateau de sa présence.

Dans sa robe d’infante jaune d’or ou sous son manteau blanc, elle captivait par la pureté de ses arabesques, la souplesse de sa silhouette de liane, faisant naître une alchimie parfaite avec l’univers visuel. À ses côtés, **Germain Louvet**, souverain et élégant, imposait sa maîtrise dans ses vastes ports de bras. Dans son long manteau bleu Klein ou son costume de mime jaune, il était l’incarnation d’une ligne pure et intense, un maître du geste qui déchiffrait avec brio la partition de Carlson. Leurs pas de deux, notamment dans « *L’esprit du bleu* », étaient d’une grâce aérienne, des moments d’une complicité profonde et d’un onirisme pur. Autour d’eux, le corps de ballet, énergique et précis, se fondait dans le décor en un peuple fantasque, oscillant entre rituel martial des moines de la Baltique et effervescence colorée des Indes.

Mais *Signes*, au-delà de ses qualités techniques, est surtout une expérience sensorielle totale, une œuvre qui invite à la contemplation et à la sérénité. La musique de **René Aubry**, avec son sens habile de la répétition, scande cette variation d’humeurs et d’horizons, créant une atmosphère tour à tour méditative, sautillante ou envoûtante. La chorégraphe, qu’elle déploie des mouvements lents et lyriques ou des gestes plus vifs et martiaux, offre un spectacle d’une beauté froide pour certains, mais pour beaucoup, un kaléidoscope de gaieté et de poésie. On se laisse porter par cette vague de couleurs, ces corps qui glissent comme sur une eau calme, sans chercher à tout comprendre, car c’est un art qui parle à la perception pure, une langue sans mots.

Venue saluer à l’issue du spectacle, visiblement très émue, **Carolyn Carlson** a offert au **Ballet de l’Opéra de Paris** une soirée de clôture de saison inoubliable, un moment hors du temps où le monde, le temps d’un spectacle, est devenu plus respirable.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 21 juin 2023. « Signes » par Carolyn Carlson et le Ballet de l’Opéra national de Paris. Crédit photographique (c) Benoîte Fanton

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 2 décembre 2022. « Kontakthof » par Pina BAUSCH et le Ballet de l’Opéra national de Paris

Qui donc est elle? Virginaliste de bonne famille, assise dans le coin à peine éclairé d’une pièce richement décorée, la jeune femme de Vermeer exprime allusivement sa conception de l’amour. Amour idéal et vertueux fondé sur l’harmonie et la concorde.

CRITIQUE, danse. PARIS,

Palais Garnier, le 15 mars 2022. « Uprising » et « In your rooms » par Hofesh SHECHTER et le Ballet de l'Opéra national de Paris

Lorsque le rideau se lève sur la scène du Palais Garnier, en ce 15 mars 2022, on assiste à une véritable déflagration ! Avec l'entrée au répertoire de l'Opéra national de Paris de deux pièces de jeunesse du chorégraphe et compositeur israélien Hofesh Shechter, « *Uprising* » (2006) et « *In your rooms* » (2007), la première scène parisienne s'offre un diptyque d'une folle intensité, un concentré de ce qui fait la signature « coup de poing » de l'artiste.

D'emblée, « *Uprising* » frappe par sa brièveté et sa puissance. Sept hommes surgissent de la pénombre, non pas avec la noblesse des interprètes de ballet classique, mais avec l'urgence d'une meute. Vêtus de pantalons de treillis et de *t-shirts* aux couleurs de terre, ils ressemblent à des *guerilleros* ou à des soldats d'une guerre sans nom, celle des émeutes urbaines qui ont inspiré la pièce. Pendant vingt-cinq minutes, tenues en apnée, on assiste à un jeu trouble et fascinant : celui de la confrontation et de la fraternité. Les corps, tour à tour sauvages et d'une tendresse inattendue, se cherchent, se heurtent, se réconfortent. Une tape dans le dos peut devenir un coup, une agression peut se muer en accolade désespérée. Sur une bande-son percussive et menaçante signée

Shechter lui-même, les danseurs explorent une animalité qui n’est jamais grotesque, mais toujours poignante. La gestuelle, ancrée dans le sol, faite de spirales et de renversements, semble ramener sans cesse ces hommes vers une gravité originelle. Le final, explosif, compose un tableau d’une beauté picturale, entre *Le Radeau de la Méduse* et une barricade, laissant le public sidéré par tant d’énergie brute.



Après l’entracte, la pièce maîtresse *« In your rooms »* déploie un tout autre vertige. Avec neuf danseurs, dont des femmes, le groupe s’élargit et le propos se densifie. Ici, la musique n’est plus enregistrée : un petit orchestre *live*, perché dans les cintres comme sur un nuage, dialogue avec les corps. La voix off de Shechter, à la fois démiurgique et clownesque, bégayant des questions sur le sens de la vie, introduit un trouble supplémentaire. La chorégraphie, fragmentée comme un montage cinématographique, procède par éclairs : des scènes surgissent sous la lumière crue d’un projecteur avant de

replonger dans le néant. Les corps, en perpétuel mouvement, se jettent au sol, se tordent de spasmes, se relèvent avec une résolution farouche. On y voit des gestes de révolte, des poings levés, des bras lancés dans les airs, comme une tentative désespérée de mettre de l'ordre dans le chaos. La musique live, avec ses percussions obsessionnelles et ses cordes, enveloppe la scène et crée une atmosphère électrique, presque irrespirable. C'est un assaut sensoriel total, une plongée dans une société autoritaire où l'individu tente de ne pas perdre pied.



Ce qui rend cette soirée si marquante, c'est la façon dont les deux pièces se répondent. *« Uprising »* est un coup de poing direct et viscéral ; *« In your rooms »* est une déflagration plus complexe, plus diffuse, mais tout aussi envoûtante. Les danseurs du **Ballet de l'Opéra national de Paris**, parmi

lesquels on retrouve des étoiles et des premiers danseurs, se donnent à ces partitions avec une générosité et une virtuosité sidérantes. En faisant entrer ces deux œuvres au répertoire, l'Opéra de Paris offre au public parisien une véritable expérience : celle d'une danse qui ne cherche ni à plaire ni à décorer, mais à secouer, à émouvoir et à laisser une empreinte durable. Une véritable déflagration, en somme.

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 15 mars 2022. « Uprising » et « In your rooms » par Hofesh SHECHTER et le Ballet de l'Opéra national de Paris. Crédit photographique (c) Julien Benhamou

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 15 octobre 2021. « Le rouge et le noir » par Pierre LACOTTE et le Ballet de l'Opéra national de

Paris

Vision sombre et fataliste, Le Château de Barbe-Bleue de Bartok/Balazs, est profondément pessimiste en définitive, le regard des auteurs y jettent un éclat cynique sur les rapports de l'homme et de la femme.
Quoique l'on puisse penser de la signification de l'œuvre, la musique en traduit l'opérante complexité. C'est bien sa force indiscutable, marquant aussi le génie d'un compositeur de 27 ans qui y a développé un « volcan musical qui entre en éruption pendant soixante minutes de tragédie…